

AUX ARMES POUR L'EUROPE

Texte du discours prononcé à
Paris, le 5 Mars 1944, au Palais de
Chaillot par le SS-Sturmbannführer

Léon DEGRELLE

CHEVALIER DE LA CROIX DE FER
COMMANDEUR DE LA BRIGADE D'ASSAUT WALLONIE

Le 5 Mars 1944, revenant de la Bataille de TSCHERKASSY où sa brillante conduite lui a valu de recevoir des mains du Führer la Croix de Chevalier de la Croix de Fer, le SS-Sturmbannführer Léon DEGRELLE a pris la parole à Paris devant un immense auditoire réuni au Palais de Chaillot.

Cette manifestation avait été organisée par les Waffen-SS Français, la Légion des Volontaires Français contre le bolchevisme et la Milice française.

Il est inutile, sans doute, de tracer ici le portrait de Léon DEGRELLE dont l'extraordinaire activité politique déployée en Belgique, avant et depuis la guerre, est bien connue de tous.

Quand on songe qu'à 28 ans cet homme a remué tout un pays par son élan, son courage et sa foi, on n'est pas étonné de le voir aujourd'hui à la tête de ceux de ses compatriotes qui ont compris la nécessité de joindre leurs efforts à l'armée qui forme le barrage de l'Europe contre le bolchevisme. Le discours qu'il a prononcé à Paris - et dont on trouvera le texte dans cette brochure - n'est pas celui d'un homme politique... au sens pédagogique du mot. C'est celui d'un soldat - le soldat de l'Europe nouvelle, animé de la foi du combattant et qui a su conformer ses actes avec ses idées.

Belge, il s'adresse à tous les Français en général et en particulier à ceux qui ont déjà compris les nécessités de l'heure.

Pourquoi un belge parle-t-il à des français ? Parce que ce belge est avant tout européen et, comme il l'a dit lui-même, dans l'Europe d'aujourd'hui, les délimitations des frontières n'ont plus guère d'importance. Il s'agit d'UNE lutte, d'UN combat. Cette lutte et ce combat sont les mêmes pour tous. Aussi bien appartenait-il à l'un de ces glorieux combattants européens du front de l'Est, à l'un de ceux qui ont montré un courage presque sans précédent, d'adresser cet appel qui est aussi une leçon et un exemple.

Aux Armes pour l'Europe...

Jeunesses d'Europe : Unissez-vous !

Je viens à vous en soldat. Où que nous soyons en Europe, nous sommes UN peuple en armes. Arrivant ici, à Paris, après avoir connu les grands drames de l'hiver russe, je peux regarder n'importe lequel de vos visages ; au poste où vous êtes, l'ennemi vous guette. Front de Russie, front d'Italie, front intérieur, nous sommes tous menacés par les mêmes ennemis, ou par les mêmes assassins. Et c'est cela qui nous unit avec une telle ferveur.

On pouvait, avant guerre, parler de l'Europe. Les poètes et les prophètes l'avaient prédite. Des années durant nous pouvions nous tendre la main entre nationalistes de tous les pays. Tout cela sentait quand même la convention et la littérature.

A cette heure, nous sommes unis par une force que rien ne pourra abattre. Nous sommes unis par nos morts, jeunes gens d'Allemagne, jeunes gens de France, jeunes gens de ma Patrie, jeunes gens de tous les pays de l'Europe.

Nous avons vu nos Camarades mourir, et c'est parce qu'ils sont morts, côte à côte, que notre amitié vivra et que l'Europe se créera. Sans ces morts, sans ces grands appels du sang, l'Europe aurait cherché son unité pendant cinquante ans, pendant cent ans, et l'eût réalisée trop tard.

Nous sommes au siècle où toutes les grandes forces primitives de l'univers se rassemblent : grandes forces de l'Asie sauvage et mystique, qui groupe des centaines de millions d'hommes ; grandes forces de l'Amérique avec ce conglomerat monstrueux de races disparates et avec ces forces matérielles terribles, qui pourraient nous écraser un jour. D'un côté comme de l'autre, d'énormes masses trouvent leur unité. Et l'Europe est là, comme une presqu'île de soleil, une presqu'île de faiblesse : Europe des jardins, Europe des Cathédrales, Europe des peuples civilisés à la vie facile, mais Europe de la guerre civile.

Nous avons des siècles de civilisation commune, nous avons les mêmes églises plantées dans les villes de Bavière, de Provence, de la Beauce, les mêmes langues et les mêmes chants, les mêmes poètes et les mêmes musiciens. Nous ne sommes qu'une poignée d'hommes civilisés, et nous étions à nous regarder, comme des ennemis. Nous ne sommes que quelques dizaines de millions d'hommes, de la Baltique à la Méditerranée, et l'on était parvenu à nous jeter les uns contre les autres. Même nos nationalismes étaient des nationalismes de rétraction. Nous nous regardions les uns les autres avec des yeux inquiets, des yeux hostiles. Et nous nous laissions tous manœuvrer, par ceux qui avaient intérêt à ce que nous fussions toujours divisés : la juiverie internationale, qui ne pouvait s'étendre que dans les ruines de l'Europe ; un marxisme bourgeois, qui avait perdu toutes les batailles et qui ne pensait recouvrer sa suprématie que dans le sang de la jeunesse ; les forces d'argent, qui tenaient toutes nos capitales. Et, jeunes gens de l'Europe qui avions encore de la vie dans nos veines, nous voyions nos vieux peuples jouer les faiseurs de guerre. Nous voyions un pays comme le vôtre, la France des soldats, des paysans et des marins, livré à quelques vieilles canailles, qui dépendaient elles-mêmes d'autres canailles internationales. C'était la France de la finesse, de la sensibilité, de la grâce, qui était représentée par cet énorme pachyderme d'Herriot. C'était le Midi frémissant, avec sa lumière sensible, avec sa culture, le Midi où étaient venus les Grecs et les Romains, le Midi qui a donné le sens de votre langue et qui était représenté

par cette petite belette de Léon Blum. Et c'était le Paris de la beauté, représenté par Paul Reynaud, ce chinois écrasé par un autocar. Quelle tragédie qu'un vieux peuple comme le vôtre, qui avait de telles responsabilités, ait été livré à ces canailles, qui en fin de compte, nous ont précipités dans une telle tuerie ! Si vous n'aviez pas été la France facile et faible, vous auriez déjà eu à ce moment-là, à votre tête, les Français que vous acclamez aujourd'hui : Doriot et Darnand.

On m'a dit : « Il faudra tout de même un peu flatter les Français, ils aiment ça ». Je suis un soldat, je ne vous flatterai pas. Je dirai la vérité à tout le monde. La vérité c'est que la France avait des responsabilités terribles, c'est qu'à l'heure de l'Europe, la France n'était pas là. La vérité, c'est qu'il est temps que la France soit là.

Quand je regarde la jeunesse française d'aujourd'hui, je vois qu'il y a tout de même autre chose dans ce pays que ce qu'on nous a montré avant la guerre. Quand je pense au sang versé par tant de jeunes Français, qui sont tombés en Russie, je me dis qu'il y a quand même chez ce vieux peuple chevaleresque un élan qui renaît et qui tend vers le sacrifice et la gloire.

Victoire de l'Europe ?

Nous ne devons pas crier aujourd'hui à la victoire de l'Europe. Pendant des années, l'Europe a été en état de péché mortel, et aujourd'hui elle paie ses crimes. Elle est arrivée au moment de se demander si elle sauvera sa civilisation, si elle gardera la vie, ou si la barbarie va la submerger. C'est là l'angoisse de tous les soldats du front.

Quand nous voyons nos jeunes camarades couchés dans la boue et la neige de Russie, nous savons que derrière ces fronts éteints, brillait l'intelligence de tout ce qui frémit le plus tendrement sur la terre. Mais nous savons qu'en face de ces qualités, il y a la quantité, qu'en face de l'intelligence, il y a la sauvagerie et que ces forces primitives représentent une puissance immense.

Quand, revenant du front, nous regardons nos vieilles villes, nous admirons l'harmonie de nos cités, nous contemplons ces trésors incomparables, et quand nous nous souvenons des hordes qui débouchaient des bois, de ces milliers de faces jaunes aux yeux bridés, aux barbes hirsutes, quand nous pensons à leur énorme force matérielle, à ces centaines de tanks monstrueux qui débouchaient de toutes parts, nous nous demandons : « Est-ce que l'Europe tiendra ? Pourra-t-elle résister à ce fleuve de sang, à ces appétits bestiaux ? »

Nous ne rentrons pas du front avec des paroles de paix et d'optimisme. Nous rentrons du front - et nous y retournerons bien vite - en nous disant que l'Europe entière peut nous sauver. La Russie des Soviets est terriblement puissante. Depuis des années, toute la jeunesse de l'Allemagne forme le barrage. Est-ce que nous aurions dans nos âmes assez de torpeur pour rester indifférents devant ce grand drame ?

Les chances offertes aux peuples jeunes de l'Europe.

Nous sommes arrivés au moment où toutes les délimitations de l'Europe d'hier, de l'Europe des guerres civiles, sont mortes. Ou bien les peuples ont retrouvé dans leurs veines, la grande force de la jeunesse, l'esprit du sacrifice et de la grandeur, et ils forment un seul bloc socialiste et révolutionnaire, ou bien ils ont conservé la stérilité et la décadence des vieillards qui ne comprennent plus rien.

Pendant des années, les jeunes nationalistes ont souffert de l'union de toutes les forces malsaines. Les francs-maçons étaient unis, cela n'avait rien d'incompatible avec leur soi-disant patriotisme. La canaille marxiste était unie, elle disait en ricanant : « Travailleurs de tous les pays, unissez-vous ». Les forces d'argent étaient unies ; les banquiers de Paris, de New-York, de Bruxelles ou de Londres s'entendaient admirablement. Mais nous, patriotes, nous devons nous détester et nous haïr. Nous, qui étions poussés par la ferveur révolutionnaire, nous devons nous ignorer. Eh bien! Tout cela est fini. Contre les internationales juives, moscotaire et financière, s'est créée maintenant l'internationale de la jeunesse révolutionnaire.

ILS ONT ÉTÉ LES MAITRES HIER, AVEC NOS ARMES NOUS SERONS LES MAITRES DEMAIN.

Cela n'aura été rendu possible, il faut bien le dire, que parce que la jeune Allemagne était prête à guider l'Europe dans cette tâche. L'Allemagne victorieuse de 1940 aurait pu se laisser griser par son triomphe. Or, à peine arrivée dans nos villes, elle nous a tendu une main fraternelle.

Je me souviens encore comme si c'était hier, de ces petites légions de précurseurs et de pionniers qui, de chez nous, s'en allaient vers les casernes du Reich, petites légions composées de jeunes et d'anciens combattants, petites légions qui se demandaient : « Que va-t-on sortir de cette aventure ? » Et nous arrivions, en Allemagne. Nous avions en face de nous les vainqueurs d'hier. Nous avions contre nous ce laisser-aller démocratique de tous les soldats de nos vieux peuples, chez qui on croyait que la camaraderie à l'armée devait se manifester par l'avachissement, la cigarette qui tombe, l'écharpe mal fichue, le salut qu'on ne donne pas aux officiers. La camaraderie n'a rien à voir avec cela. Le peuple ne demande pas, pour être respecté, que l'on s'abaisse. Le peuple comprend parfaitement qu'il faut sur la terre des chefs et des maîtres ! Ce que le peuple demande, c'est le pain, c'est la justice, c'est le respect. Le peuple méprise les chefs qui jouent à la vadrouille. C'est en étant des chefs fiers que nous nous faisons respecter car le peuple ne respecte que ceux qui se respectent eux-mêmes. Français autant que Belges, nous avons tous été rongés par cette saleté démocratique, nous avons tous ce laisser-aller, cet air canaille. Nous arrivions ainsi face à cette rigoureuse discipline prussienne, à ces cadres d'officiers admirablement formés. Pour n'importe quel Allemand, nos défauts étaient bien faciles à déceler, et pourtant, malgré tout, nous avons été reçus en véritables camarades.

ON NOUS A LAISSÉ TENTER NOTRE CHANCE.

Au bout d'un an, nous nous sentions les coudes à l'aise. Nous avions notre Commandeur, nos officiers à nous, notre propre langue. Nous représentions notre Patrie vivante. Et durant cet hiver, nous avions au Dniepr, la responsabilité complète d'un front de cinquante kilomètres. Et

aujourd'hui, non seulement nous nous sentons égaux à tous les jeunes gens d'Allemagne, mais l'Allemagne nous donne elle-même le droit de nous élever au niveau le plus haut. Cette Croix de Fer si symbolique, qui représente pour l'Allemagne, tant de guerres glorieuses et tant de sang, nous autres étrangers, nous pouvons la conférer à nos hommes. Moi, Wallon, je remets la Croix de Fer de première classe à mes soldats. Je la remets même aux soldats allemands qui sont sous mes ordres.

Quel peuple aurait pu donner en trois ans de tels signes de camaraderie à la jeunesse de toute l'Europe, nous ouvrir toutes larges les portes de la gloire, nous faire entrer de plein-pied dans la magnificence de sa révolution, nous permettre de commander à ses soldats - ces soldats qui, voilà trois ans, avançaient, jeunes vainqueurs, dans nos cités, et qui aujourd'hui, sentant la nécessité de créer l'Europe, acceptent cela. Des jeunes officiers allemands, couverts de gloire, viennent chercher les ordres à notre poste de commandement ; des soldats allemands, qui ont fait toutes les campagnes, sont mêlés à tous nos camarades. Car au front, c'est l'égalité absolue. Une seule chose y différencie les hommes : le courage.

La Santé du Peuple.

L'unité là-bas est faite, et c'est la seule unité qui triomphera. L'Europe ne se fait pas uniquement parce qu'elle court un danger, mais parce qu'elle possède une âme. Nous ne sommes pas seulement unis par quelque chose de négatif, comme de sauver notre peau. Ce qui importe sur la terre, ce n'est pas tant de vivre que de bien vivre. Ce n'est pas d'avoir traîné cinquante années d'inactivité, c'est, pendant un an, pendant huit jours, d'avoir mené une vie fière et triomphante.

Les intellectuels peuvent développer leurs théories. Il en faut. Ce sont là jeux innocents, souvent d'ailleurs des jeux de décadences. Combien de Français se complaisent dans ces subtilités !

COMBIEN DE FRANÇAIS CROIENT QU'ILS ONT FAIT LA RÉVOLUTION QUAND ILS ONT ÉCRIT UN BEL ARTICLE SUR LA RÉVOLUTION !

L'Europe est le vieux pays de l'intelligence, et les grandes lois de la raison sont indispensables à l'harmonie européenne. Mais tout de même, notre siècle signifie autre chose que le réveil des seules forces de l'intelligence. Il y eut tant de gens intelligents qui furent des êtres stériles. En réveillant toutes les forces instinctives et grondantes de l'être humain, en rappelant qu'il y a une beauté du corps et une harmonie, qu'on ne conduit pas les peuples avec des nains, des gringalets et des êtres difformes, en rappelant qu'il n'y a pas d'action sans joie, ni de joie sans santé, le racisme, réveillant ces grandes forces qui viennent du fond du monde, ramène à la tête de l'Europe une jeunesse saine et indomptable, une jeunesse qui aime, une jeunesse qui a de l'appétit. Aussi, quand nous regardons le monde, n'est-ce plus pour l'analyser... mais pour le prendre !

L'Allemagne aura rendu ce service inestimable à une Europe décadente, de lui avoir apporté la santé. Quand nous regardions l'Europe d'avant guerre, quand on allait dans ces ménageries qu'étaient les assemblées parlementaires, quand on voyait toutes ces faces grimaçantes, tous ces vieux messieurs abêtis, leurs ventres qui tombaient, comme si ces hommes avaient eu trop de grossesses, leurs visages fatigués, leurs yeux pochés, on se demandait : « C'est ça notre, peuple ? ». Le peuple français savait encore faire des traits d'esprit, qui étaient au fond une forme de ricanement et de révolte, mais il n'avait plus cette grande joie innocente de la force, alors que l'Allemagne, elle, possédait ce réservoir de forces sans limites. Qu'est-ce qui vous étonnait, hommes et femmes de France, quand vous les avez vu arriver en 1940 ? C'est qu'ils étaient beaux comme des dieux, avec corps harmonieux et souples, c'est qu'ils étaient propres. Vous n'avez jamais vu un jeune guerrier, vous ne le voyez pas encore à cette heure en Russie, avec une barbe démocratique. Tout cela est net, tout cela a de l'allure, de la race, de la gueule.

Avec le racisme, avec ce réveil de la force saine, l'Allemagne a rendu la santé à son peuple d'abord, et puis à l'Europe entière. Quand nous sommes partis pour la Russie, on nous a dit : « Ah vous allez souffrir là-bas, vous serez des hommes vieilliss prématurément ». Quand rentrés du front, nous regardons les autres, c'est nous qui leur trouvons à tous de vieilles bobines, alors que nous sentons dans nos veines une force que rien n'arrêtera.

Ce n'est pas pour sauver le Capitalisme

que nous nous battons en Russie.

C'est pour cela que les soldats du front ont une telle confiance. L'armée d'Europe qui est là-bas dans la boue et la neige, est l'armée la plus belle qui soit au monde, la plus fière, la plus unie que jamais l'Europe ait connue. Cette armée a la foi, chose qu'on n'avait jamais vue en Europe depuis les Croisades. Les centaines de milliers d'Européens qui suivaient Napoléon, suivaient la gloire d'un homme. Toute la jeunesse qui lutte en Russie, combat pour sauver l'Europe, pour arrêter le communisme, mais surtout parce qu'elle a la foi révolutionnaire. La lutte contre les soviets n'est pas la lutte telle que la rêvent les bourgeois d'avant la guerre. Ils voulaient la lutte contre le communisme, parce qu'ils avaient peur. Nous autres de quoi aurions-nous peur ? Nous n'avons rien à défendre, nous n'avons pas de coffres-forts. La mort ? Nous la bravons. C'est une vieille toupie que nous mâtons tous les jours. Ceux qui ont cette légèreté de ne porter que leurs armes ne tremblent pas. Les bourgeois, eux, tremblent toujours et trembleront encore. Il y a vingt ans, ils avaient déjà besoin des jeunes pour se battre contre les Soviets. Nous aurions dû filer tous là-bas, pour que les gros banquiers continuent à avoir des banques, pour que les gros bourgeois continuent à avoir des indigestions, pour que les putains à particule continuent à aller chez M. Daladier ou chez M. Paul Reynaud. C'était ça, l'Europe, n'est-ce pas, c'était ça l'Europe d'avant-guerre, qu'il fallait défendre et protéger contre le bolchévisme. Si l'Europe doit encore être ça, si elle doit redevenir l'Europe des banquiers, de cette grosse bourgeoisie corrompue, de la facilité et de l'avachissement, eh bien, nous autres, nous le disons sans détour, nous préférons encore que le communisme gagne et fasse tout sauter en l'air. Nous aimons mieux que tout saute que de voir encore resplendir cette pourriture.

L'Europe lutte en Russie parce qu'elle est socialiste. La jeunesse d'Europe qui a pris des mitraillettes ne fera pas comme la jeunesse de 1918. Elle ne les échangera pas contre des pantoufles. Nous autres, nous garderons les chargeurs, et après avoir enfoncé la barbarie communiste, nous viserons juste les ploutocrates, à qui nous destinons nos dernières balles.

Pourrait-on demander à des millions de jeunes gens, de telles souffrances, pourrions-nous voir tomber les meilleurs de nos camarades, pour que ce monde monstrueux de la ploutocratie continue ?

Je me rappelle encore la nuit du Nouvel An. A onze heures, nous partions à l'assaut. Je commandais la compagnie de la jeunesse. Nous avons dans notre Brigade une compagnie où il n'y a que des jeunes, des garçons de seize, de dix-sept ans. Nous avons même les trois plus jeunes soldats de la SS. Ils n'ont que quinze ans. (Ils avaient gratté leur âge sur leur carte d'identité avant de s'engager.) A quatre heures du matin, je ramenaient ces garçons dans nos lignes, et je portais sur mes épaules un de ces gamins de dix-huit ans, qui avait eu les deux genoux brisés par une charge de mitraillette. En voyant son sang qui coulait sur mon uniforme blanc d'hiver, je pensais au réveillon de Nouvel An. Quatre heures du matin ! Il devait y avoir partout dans l'univers de ces fastes monstrueux de ceux qui avaient pu manger, avec ces cris stridents des femmes faciles, il y avait tout ce vieux monde qui se gobergeait, cependant que nous autres, la jeunesse d'Europe, nous étions là avec nos morts, nos blessés, nos souffrances. Croyez-vous qu'à ces heures-ci, nous ne faisons pas le serment de bâtir un jour un monde propre et juste ?

Les soldats qui ont fait campagne en Russie auront souffert ce que jamais nul autre soldat avant eux n'a connu. Tous les anciens combattants de la grande guerre qui sont au front Russe sont unanimes à le dire. Ces hommes vont jusqu'au fond du vide de l'âme. Pendant des semaines et des semaines, ils vivent dans des trous de boue et de neige. Depuis des années, ils connaissent des paysages désespérants, près de ces isbas de torchis pétris. Depuis des années, des centaines de milliers de jeunes hommes font cet immense sacrifice de leur jeunesse, de leurs aises, de toutes leurs espérances. Quel plus grand sacrifice peut-on consentir à sa foi, que de vivre dans ces paysages mouillés, ou devant ces neiges qui sifflent, que de ne jamais rien voir de beau, ni une cathédrale qui chante dans le ciel, ni un visage qui sourit ; ne jamais voir des yeux qui regardent avec tendresse ; ne jamais respirer sous la douceur de nos cieux, et savoir que la mort nous guette sans cesse ? Croyez-vous que nous aurions souffert tout cela pour que les mêmes dizaines de magnats exploitent des millions de travailleurs, pour que la jeunesse ne puisse ni respirer, ni vivre ? Mais souvenez-vous donc de ce qu'était l'Allemagne d'avant Hitler, cette Allemagne pourrie des démocrates chrétiens et des marxistes, ce qu'était la France déliquescence, où le peuple était l'objet des plus honteuses escroqueries, où des millions de travailleurs ne connaissaient ni respect, ni joie de vivre et recevaient des congés payés comme une aumône, pour qu'ils jouent les petits bourgeois.

Révolution du Peuple.

Partout en Europe, le peuple était malheureux, partout le bonheur était monopolisé par quelques dizaines de monstres anonymes - bonheur matériel enfermé dans les coffres-forts des banques, bonheur spirituel étouffé par toutes les formes de la corruption. L'Europe était vieille parce qu'elle n'était pas heureuse ; les peuples ne souriaient plus parce qu'ils ne se sentaient plus vivre.

En ce moment même, que se passe-t-il encore ? Que l'on regarde Paris, ou Bruxelles, on trouve en banlieue le même peuple humilié, avec des salaires de famine, avec un ravitaillement de lépreux. On arrive sur les boulevards et on trouve ces gros pachas insolents, lardés de beefsteak et de billets de mille, et qui vous disent : « C'est pratique la guerre : avant la guerre on gagnait, pendant la guerre on gagne, après la guerre on gagnera ». Ah ça, qu'ils y comptent à la fin, ils gagneront nos décharges de mitraillette, ils gagneront la corde des pendus !

Car ce qui nous intéresse le plus dans la guerre, c'est la révolution qui suivra, c'est de rendre à ces millions de familles ouvrières la joie de vivre, c'est que les millions de travailleurs européens se sentent des êtres libres, fiers, respectés, c'est que dans toute l'Europe le capital cesse d'être un instrument de domination des peuples, pour devenir un instrument au service du bonheur des peuples.

La guerre ne peut pas s'achever sans le triomphe de la révolution socialiste, sans que le travailleur des usines et le travailleur des champs, soient sauvés par la jeunesse révolutionnaire. C'est le peuple qui paie, c'est le peuple qui souffre. La grande expérience du front russe le prouve encore. Le peuple a montré qu'il était capable de faire sa révolution sans les intellectuels. Dans nos rangs, quatre-vingt pour cent de nos volontaires sont des ouvriers. Ils ont montré qu'ils avaient la tête plus claire et qu'ils voyaient plus loin que des milliers d'intellectuels qui n'ont plus que de l'encre dans le porte-plume, plus rien dans la tête et surtout plus rien dans le cœur, des intellectuels qui se prétendent l'élite. Tout cela est bien fini.

Les véritables élites se forment au front, une chevalerie se crée au front, de jeunes chefs sont nés au front. La véritable élite de demain est là, loin des potins des grandes villes, loin de l'hypocrisie et de la stérilité des masses qui ne comprennent plus. Elle se crée pendant des combats grandioses et tragiques, comme ceux de l'encerclement de Tscherkassy. Ce fut pour nous une joie souveraine que de nous trouver là entre jeunes gens venus de tous les coins de l'Europe. Il y avait là des milliers d'Allemands de la vieille Allemagne, les hommes de la Baltique - et notamment le Bataillon Narva avec les Lettons - il y avait les grands garçons blonds des pays Scandinaves, les Danois, les Hollandais, nos frères d'armes Flamands, des Hongrois, des Roumains. Il y avait, aussi quelques Français, qui vous représentaient dans cette mêlée, alors que tant de vos compatriotes se trouvaient engagés dans d'autres secteurs du front de l'Est. Et là entre nous tous, s'établissait une fraternité complète, car tout est changé depuis la guerre. Quand nous regardons dans notre Patrie un vieux bourgeois avachi, nous ne considérons pas que cet homme fait partie de notre race, mais quand nous regardons un jeune révolutionnaire d'Allemagne, ou d'ailleurs nous estimons que celui-là est de notre Patrie, puisque nous sommes avec la jeunesse et avec la Révolution.

Nous sommes des soldats politiques, l'insigne de la SS montre à l'Europe où est la vérité politique, où est la vérité sociale et, rejoignant de partout cette armée politique du Führer, nous préparons les cadres politiques de l'après-guerre. L'Europe aura, demain, des élites comme jamais elle n'en aura connues. Une année de jeunes apôtres, de jeunes hommes mystiques, soulevés par une foi que rien n'arrêtera, sortira un jour de ce grand séminaire du front. C'est là aussi, Français, qu'il s'agit d'être présents.

Debout la France.

Si un petit peuple comme le nôtre donne à l'armée allemande un tel apport d'hommes, si les Wallons ont été les légionnaires qui ont donné à la cause de l'Europe, le plus de morts et le plus de blessés, si plus de deux mille de nos camarades sont morts, ou disparus, sont dans les hôpitaux, si devenus une Brigade, nous nous sommes jurés d'être cette année même une division (une division pour quatre millions de Wallons !) c'est parce que nous savons que dans la mesure où nous serons présents au front, nous serons présents après la guerre. Et vous, Français, vous devez dire la même chose. Les peuples ne vivent pas uniquement de leur passé. La France n'a pas le droit d'être une seconde Grèce, d'être une Rome de la décadence. Il reste chez vous une jeunesse magnifique, une race forte. Et j'ai le courage de vous dire qu'il ne suffit pas de faire aux Allemands des discours, qu'il ne suffit pas d'expliquer ce qu'étaient Bayard, Louis XIV et Napoléon. Votre passé vous donne le devoir d'être digne de ce qu'a vécu la France.

La France a des centaines de milliers de jeunes garçons capables de tenir son drapeau, capables de montrer que vous êtes un vieux peuple de soldats. Ce n'est plus le moment où il faut des représentations symboliques. Les symboles sont bons pour les poètes. Pour nous autres, il n'y a que l'action qui compte. Un vieux pays comme la France ne peut pas se contenter de symboles. On n'envoie pas au front des délégations, comme on y envoyait des délégations parlementaires. La France ne peut pas se contenter de n'envoyer que quelques Français pour la représenter devant le monde. Nous sommes au moment où non seulement il faut montrer qu'on est avec l'Allemagne, donc avec l'Europe, mais au moment où chaque peuple doit se tailler sa place avec ses sacrifices. Le temps de la littérature est passé. L'encre des porte-plume sèche vite, mais le sang des jeunes héros traversera l'Europe comme un fleuve de vie. A vous de choisir entre ce fleuve de vie, ou le dessèchement des peuples stériles.

Déjà toutes les espérances sont permises concernant votre choix. Le fait que tant de Français aient revêtu cet uniforme glorieux, hier uniforme de l'Allemagne, aujourd'hui uniforme de l'Europe, le fait que tant de jeunes Français aient franchi ce barrage des préjugés et de la sottise, pour servir dans la même armée que nos camarades du Reich, prouve qu'il existe toujours dans votre pays une ferveur et une vivacité de l'intelligence. Les multiples expériences de la jeunesse française montrent qu'elle cherche non seulement le moyen d'être utile, mais celui de se dépasser : il y a les jeunes Français de la Légion, les jeunes Français de la Waffen SS, les jeunes Français qui étaient même dans nos rangs.

J'étais étonné, il y a quelques mois, de trouver au Dnièpr des Français avec nous. Ces Français avaient noué, dans les camps de travail en Allemagne, des liens d'amitié avec de jeunes Belges de langue française, et c'est ainsi qu'aux moments les plus tragiques, notre Brigade comptait des garçons du Nord, des garçons de Paris, nous avions même un garçon de Marseille... Il lui était difficile de nous faire croire qu'il était Bruxellois ! Et ces jeunes Français, qui étaient avec nous au combat, et que nous considérions comme de vrais camarades, avaient un besoin émouvant de montrer qu'ils étaient là.

Je reverrai toujours un de nos plus durs combats dans la forêt de Tscherkassy. C'était l'avant-veille de la Noël, le 23 décembre, à trois cents hommes, nous avons dû passer la nuit à travers les lignes russes et franchir les barrages des Soviétiques pour attaquer un gros village à sept kilomètres dans leur dos. Il restait encore une vingtaine de mètres à sauter. Nous devions bondir pour atteindre un gros plateau et j'avais près de moi un ouvrier de Paris. Au moment où il fallait

absolument passer, il me cria : « J'veais vous montrer que les Parisiens ont qu'que chose dans le ventre ». Nous atteignons le plateau et là, un obus tombe qui lui arrache un bras et lui ouvre le ventre. Comme je voulais faire porter ce petit Parisien à l'arrière, il eut cette parole magnifique : « Non, j'suis foutu, mais j'veux vous voir gagner quand même ». Puis, s'étant traîné jusqu'à une meule de paille, il se hissa pour nous regarder nous battre. Quand, à la fin du combat, je suis venu pour le retrouver, le petit Parisien était là, avec son ventre ouvert et son bras parti. Debout, dans sa meule de paille, il nous avait regardé vaincre ! Eh bien, ce petit Parisien, mort là-bas, dans la forêt de Tscherkassy, sera pour vous un modèle. La France doit être debout, la France doit donner son sang. L'Europe de demain sera l'Europe des soldats.

La "France Seule" :

Caricature du Nationalisme.

Et pourtant, en face de ces exemples, il y a chez vous des gens qui attendent, des gens qui se livrent à des calculs sordides : « On ne sait pas comment ça tournera, disent-ils, soyons cinquante pour cent du côté des Allemands, cinquante pour cent du côté des Américains. On sera bien avec ceux-là, à Paris, mais on préparera quand même avec ceux-ci, toutes les petites combines en Afrique du Nord. De toutes manières, il faut s'arranger pour être bien avec le vainqueur ». Ce sont là des calculs de banquiers, des calculs d'aventuriers. Quand on est le vieux peuple de France, on calcule seulement où se trouve le devoir et l'honneur, et rien d'autre. Et puis, il y a le vieux nationalisme restrictif, celui de « la France seule ». Avoir, à vingt ans, embrassé les colonnes roses de l'Acropole, avoir, à vingt ans, crié : « je suis Romain », être d'Athènes et de Rome, être de Provence ou de Paris, tout cela aurait dû conduire à être d'Europe. Un Français ne peut pas être aujourd'hui de France seule. Un Français est d'Europe. Il est solidaire de la civilisation de la Bavière, d'Athènes, de Madrid, des Pays-Bas ou de la Prusse. Nous sommes la même unité et le même péril est là, qui nous attend. Que demain les Soviets déferlent, que devient la France seule ? Ce n'est pas avec des ballots de vieux journaux jaunis, qu'on arrêtera les Moscoutaires ! La France doit comprendre que ce nationalisme de restriction, c'est la caricature du nationalisme. Ou la France se trouvera avec l'Europe, ou elle périra avec elle, mais la France ne restera pas toute seule. Il n'y a plus personne qui puisse rester seul. Car maintenant, au-dessus de toutes les Patries, il y a la grande Patrie Europe, notre civilisation, notre sang, notre vie. Que nous soyons fils de Paris, ou fils de Bruxelles, nous sommes tous fils de l'Europe, de la Baltique à Gibraltar.

Ceux qui ont compris.

C'est une véritable joie, pour nous qui rentrons du front, de voir ici en France, des milliers d'hommes qui comprennent, des nationalistes Français qui se montrent, qui sont forts et qui ont dépassé le stade étroit du nationalisme hautain et hargneux d'avant la guerre.

C'est un de Brinon qui, mêlé à des équipes ministérielles un peu plus cahotées encore que le navire des armes de Paris, a eu le courage, dès l'armistice, d'être pour la coopération totale, ouverte, et non pour la collaboration avec les tiroirs que l'on ferme et dont on met les clefs en poche.

C'est un Doriot qui a si bien compris qu'à une époque historique comme la nôtre, on n'arrive à diriger les peuples, qu'en étant mêlé à la guerre et à la souffrance de son peuple, en attendant l'heure de l'héroïsme et de la grandeur. Doriot est resté deux ans en Russie. Ces deux années compteront double plus tard. La France, comme les autres pays d'Europe, sera aux soldats, et j'aime cent mille fois mieux le Lieutenant Doriot avec sa Croix de Fer, qu'un Doriot avec des maroquins monumentaux après la guerre. Soldats, nous travaillerons la main dans la main, en vrais camarades. Politiciens, nous fussions toujours restés des adversaires sournois.

Il y a maintenant chez vous un homme qui sait que la vie des canailles n'a absolument aucune importance. Quand il y a des gens qui empoisonnent les peuples, quand il y a des assassins, le moment n'est pas venu de faire des salamalecs, ni de faire marcher toute la vieille machine solennelle d'une justice qui était la protection des coupables, au lieu d'être la répression du crime. Le moment est venu pour condamner ces assassins. Il n'est pas nécessaire d'avoir de vieux messieurs décatis qui ont fait des années d'études juridiques et qui finalement ne s'y retrouvent plus dans les articles de la loi.

Il suffit d'avoir quelques hommes robustes qui savent où est le bien et où est le mal. Un Darnand a compris ce qu'est la révolution européenne. Il n'a pas peur de se dire SS. Ses forces en France, ne s'éveillent pas pour une justice passagère et sommaire ; elles ne s'éveillent pas pour que les bourgeois dorment, ni même pour qu'ils trouvent cela bien.

Maintenant que Darnand est en train d'écrabouiller les terroristes, les bourgeois se disent : « On va pouvoir retourner dans les trains, on pourra de nouveau aller en province, on ramènera des poulets, des fromages, on fera du marché noir. Ah ! Darnand c'est un chic type »

Je connais assez les jeunes révolutionnaires d'Europe, pour savoir que ce n'est pas pour les poulets, les fromages des bourgeois qu'on nettoie le maquis, ce n'est même pas pour réprimer le terrorisme que ces forces se sont levées, puisqu'il ne s'agit là que d'un nettoyage préliminaire. Ces forces se sont levées en France pour faire, côte à côte, avec tous les jeunes révolutionnaires d'Europe, la grande révolution socialiste que le peuple attend. D'ailleurs, le peuple n'attendra pas longtemps. Il a assez souffert des mouvements dits de « droite », des mouvements embourgeoisés. Encombrés de colonels, criblés de la galette des grosses banques. Le gaullisme a eu ceci de bon, qu'il vous a débarrassés de ce poids mort, et d'un tas de rombières qui vous rendaient ridicules. Maintenant évidemment, il n'y a plus les cohues fantastiques, sans tête et sans coeur, ou l'on dépensait beaucoup d'essence pour n'arriver à rien du tout. Maintenant vous n'êtes pas grand chose parce que c'est le début. Mais vous êtes quelque chose. Vous voyez je vous parle franchement. Vous êtes quelques milliers d'hommes qui commencent ; qui commencent à l'intérieur, qui ont commencé au front, qui doivent faire infiniment plus. Si vous restez au front deux ou trois mille hommes, c'est insuffisant. Un peuple comme la France ne se bat pas avec deux ou trois mille hommes.

Chaque peuple doit mériter sa place.

Dans les partis nationaux, il y a maintenant en France, des hommes qui ont compris qu'il faut travailler avec toute l'Europe, qui ont compris surtout que l'unité révolutionnaire de l'Europe, c'est la SS. La première, la SS a eu le courage d'aller tout droit, de cogner fort et de vouloir la vraie révolution socialiste. Depuis un an ou deux, au front, on a vu la France. Et maintenant à l'intérieur, on voit la France : la France des de Brinon, des Déat, des Doriot, des Darnand, et surtout la France de la jeunesse. On y voit autre chose que des petits types au coin des bars, avec la cigarette qui tombe et le pernod prêt à être avalé. On voit des grands garçons bien bâtis, capables de faire la révolution et de choisir après cela une belle fille en France, pour lui donner des enfants vigoureux.

Vous avez fait depuis des années, proportionnellement trois fois moins d'enfants que les Russes, deux fois moins que les Allemands. On se demande d'ailleurs bien pourquoi dans ce pays de l'amour. L'amour ça ne peut aller sans les enfants ! Ne sont-ils pas la poésie et la résurrection de l'amour ?

Cette dénatalité était un des symptômes de l'impuissance générale des peuples démocratiques, impuissance à penser loin, impuissance à avoir de l'audace, impuissance devant la ferveur révolutionnaire et impuissance devant les privations, devant les souffrances mornes. Il faut vous dire, Français, que vous avez perdu cinquante ans dans une Europe de soldats, qui lutte, qui montre son courage, qui a besoin d'être héroïque, mais qui prépare une révolution sociale et des assises morales pour chaque peuple. Il n'est plus possible que ces centaines de milliers d'hommes soient morts, portés par les vertus les plus sublimes, pour que l'on revienne ensuite dans le fumier de la médiocrité, de la bassesse, de la veulerie. Le front crée non seulement, les forces de salut sur le terrain militaire, des forces révolutionnaires qui demain passeront à travers tout, mais il prépare la révolution qui est le plus nécessaire à l'Europe : la révolution spirituelle. Il nous faut des hommes droits et purs, qui sachent que les plus hautes joies de l'homme sont dans l'âme. Nous n'admettrons plus la médiocrité des âmes, nous n'admettrons plus que les hommes vivent pour des joies sordides, pour leur égoïsme, dans une atmosphère étriquée. Nous voulons élever les peuples, leur rendre l'appétit, la grandeur. Nous voulons que les peuples aient ces joies souveraines de s'élever au-dessus de la vie quotidienne.

Voilà pourquoi, mes chers camarades, nous devons être unis. L'Europe dressée contre le communisme, pour défendre notre civilisation, notre patrimoine spirituel et nos vieilles cités, doit être unie, et chaque peuple mériter sa place, non pas en faisant l'addition du passé, mais en donnant le sang qui lave et qui purifie. L'Europe doit être unie pour réaliser, sous le signe de la SS, la révolution nationale-socialiste, et pour apporter aux âmes, la révolution des âmes.

Sans Hitler, l'Europe était perdue.

Et par-dessus cette immense levée de la jeunesse, ordonnant à cette jeunesse et épiait cette révolution, se dresse, en face des forces barbares, un homme robuste, né du peuple, peuple jusqu'à la moelle des os, mais brûlé par un feu irrésistible, le Führer. Sans lui, que serait l'Europe ? Si le Führer n'avait pas rassemblé son peuple, où serait aujourd'hui le bolchevisme ? Qui de vos colonels, l'aurait arrêté, qui aurait été capable d'endiguer ce torrent abominable ? A cette heure déjà, l'Europe doit se dire que sans Hitler, elle était perdue, et l'Europe doit se dire qu'elle a tout fait pourtant pour que Hitler ne puisse pas arrêter les Russes. Hitler voyait ce danger affreux du communisme, il était prêt à sacrifier le meilleur de sa jeunesse, pour sauver tout le monde, et au moment où il devait tendre toute son énergie pour cette besogne de salut européen, les sales petits agents provocateurs, les Blum et les Mandel, les Daladier et les Reynaud, les ploutocrates de Londres, les juifs de New-York, tous ces gens lui préparaient le coup de couteau dans le dos, de 1939. Année abominable, année où la France s'est mise en état de péché mortel, où la France qui était là, derrière l'Allemagne, pour la soutenir, pour l'encourager, pour allier son sang au sien, parce que c'était le salut de tous qui était en cause, s'est laissée manœuvrer par des canailles et des vendus, qui croyaient que tout s'arrangerait toujours, et qu'elle pouvait laisser faire. Aujourd'hui, le moment est venu de réparer cela. Il n'est pas possible que cet homme magnifique doive se dire que son peuple est seul à souffrir, ce serait une injustice affreuse, que toute l'Europe soit sauvée, seulement avec le sang de la jeunesse allemande. En tout cas, quant à mon peuple, je ne le souffrirai jamais. Nous donnerons tout le sang qu'il faudra. L'Allemagne y a droit. Nous voulons que le sang de nos camarades soit mêlé au sang allemand. Égalité dans le sang, justice dans le sang, si on veut la justice, demain, dans la victoire.

Après avoir tout sauvé à temps, le Führer, chaque jour, nous sauve tous, Allemands, Français ou Belges. Sans son génie si calme, sans cette extraordinaire maîtrise de soi, qui, à cette heure serait capable de tenir et de sauver toutes les forces de l'Europe ? Je me souviendrai toute ma vie, de cette opposition : il y a trois semaines maintenant, nous avons traversé les lignes russes, pendant quatre-vingt kilomètres. Nous avons déjoué les plans soviétiques. Une armée entière rompait les barrages des rouges, et arrivait à la libération. Et au moment où nous étions dans nos nouvelles lignes après la victoire, un petit Fieseler descendait dans la neige, m'emmenait jusqu'où était l'avion du Führer et, à onze heures du soir, j'étais dans ces grandes forêts où se trouvent les baraquements du Grand Quartier Général. Le matin j'étais parmi la barbarie abjecte, je voyais tout ce qui menaçait l'Europe, j'avais encore les yeux remplis de ces visages horribles, rencontrés chaque jour aux corps à corps, et dans la grande nuit, à travers les sapinières et les lacs, je me trouvais brusquement devant la longue baraque de planches - baraque d'un dessinateur technique avec de grandes tables en bois poli, des lampes de fer, et cet homme seul penché sur les cartes, cet homme doux et bon. Les foules voient le Führer de loin, et ne connaissent guère à l'étranger cet homme affectueux, cet homme qui vous prend les mains comme quelqu'un de votre famille, cet homme dont les yeux sont pleins de douceur, dont la voix tout d'un coup s'anime, dont le regard flamboie, cet homme qui là, jour et nuit, travaille silencieusement, sachant la partie qu'il joue. On voit les autres, Staline avec sa gueule moustachue de sauvage, Churchill vieux pochard effondré dans un uniforme disparate, Roosevelt boitillant, les cheveux en désordre, flanqué de son Égérie. Tout cela est désordre, tout cela représente des intérêts monstrueux. Entourée de tous ces périls, notre grande presque île fleurie, avec son soleil et ses pierres dorées, avec ses visages humains, avec ses enfants blonds ou bruns, et protégeant ses trésors millénaires, cet homme bon paraît envoyé par le ciel. Sans lui tout serait perdu, sans lui rien aujourd'hui ne serait possible. Même vos premiers efforts, comment auriez-vous pu les faire, si votre ignoble front

populaire avait continué sa dictature démagogique, si vous aviez toujours eu vos hordes politiciennes. Hitler a donné à chaque peuple l'occasion de se sauver. Sans lui, les nationalistes étaient perdus dans chaque patrie. Hitler a sauvé l'Europe du communisme, Hitler prépare la révolution nationale-socialiste, qui libèrera les peuples à travers toute l'Europe.

Sans cet homme providentiel, nos vies étaient perdues. Si nous sommes au front aujourd'hui, c'est pour sauver nos patries, c'est pour nous protéger du communisme, c'est pour bâtir la révolution, mais c'est aussi parce que nous aimons le Führer, parce que nous savons que le salut de l'Europe aura été son oeuvre. Jeunes hommes de toute l'Europe lucide, voyant la révolution, voyant la grandeur qui nous accueillent, nous savons que c'est au Führer que nous devons cette libération des âmes. Grâce à lui, notre jeunesse n'aura pas été vaine, grâce à lui l'Europe retrouvera un jour, le sourire et la bonté. Ayons, chers camarades Français, la reconnaissance des âmes droites. Puisque c'est au Führer que nous devons le meilleur de l'avenir, tournons-nous vers lui, et disons lui que toute la jeunesse de l'Europe est à ses côtés, qu'il aura le sang, qu'il aura la discipline, qu'il aura le don des âmes,

Français,

Heil Hitler.